

Elle ignore l'économie de guerre. Elle néglige l'action et la production des écrivains morbihannais engagés pour ou contre la guerre (Jean-Pierre Calloc'h, Louis Henrio, Émile Masson ou Marie Lenéru, par exemple). Cependant, le lecteur attentif pourra, dans ce patchwork, rassembler des indices des préoccupations partagées par la population : la terre, Dieu, la mer, les Autres.

Sont-elles différentes du reste de la Bretagne ? Le chantier des niveaux d'échelles et des identités cumulatives reste ouvert.

Didier GUYVARC'H

Krystel GALDÉ, *En guerres. 1914-1918, 1939-1945, Nantes et Saint-Nazaire*, Nantes, Éditions du château des Ducs de Bretagne, 2014, 288 p.

Réjane BURKI, Delphine GIRARDIN et Véronique GUITTON, *À l'école de la guerre*, Nantes, Éditions du château des Ducs de Bretagne/Archives municipales de Nantes, 2014, 128 p.

Jean-Émile Laboureur, Images de la Grande Guerre, Catalogue de l'exposition du Musée d'histoire de Nantes (17 janvier -26 avril 2015), Nantes, Éditions du château des Ducs de Bretagne, 2014, 127 p., ill.

Parmi la floraison d'ouvrages parus à l'occasion du centenaire de la Première Guerre mondiale, certaines initiatives sont heureusement parvenues à trouver l'équilibre toujours délicat entre une iconographie riche et de qualité, une mise en perspective scientifique solide et documentée et des témoignages incarnant une histoire saisie au « ras du sol ». Tels est le cas de trois ouvrages publiés conjointement par les Archives municipales et le Musée d'histoire de Nantes à l'issue d'une série d'expositions consacrées à la Première Guerre mondiale²⁷.

Issu d'une première exposition généraliste, l'ouvrage *En guerres. 1914-1918, 1939-1945, Nantes et Saint-Nazaire*, préfacé par Didier Guyvarc'h, pose d'emblée la question du consentement de l'arrière à la guerre, questionnement fort et générateur de vifs débats depuis les années 1990. Pour autant, cet ouvrage s'apparente davantage à une évocation didactique des différents aspects de la guerre totale, saisie au plus près des gens ordinaires par le truchement de photographies et d'objets mis en perspective par un va-et-vient constant entre synthèse générale et traductions locales, illustrant le jeu complexe des échelles entre contrainte générale et expériences individuelles. L'épreuve du front est esquissée au moyen de photographies et d'extraits de témoignages poignants et presque inédits, ceux de Maurice Digo ayant fait l'objet d'une publication intégrale par l'association Bretagne 14-18.

27. L'ouvrage *En Guerres* traite également de la Seconde Guerre mondiale dans une deuxième partie dont nous avons choisi, faute de compétences particulières sur le sujet, de ne pas faire ici la recension.

Tous les aspects de la mobilisation de l'arrière, cet « autre front », sont ensuite un à un déclinés et illustrés : économie reconvertie, travail des femmes avec une intéressante focale sur les « anges blancs », ces infirmières qui œuvraient dans les hôpitaux de l'arrière, intégration économique des prisonniers, présence massive des réfugiés, rationnement, encadrement des esprits. Sans surprise, l'ouvrage accorde une place toute particulière à la présence anglo-américaine à Saint-Nazaire. Cet ouvrage n'ambitionne pas de développer les thèmes abordés, manifestant davantage le souci de restaurer à travers un très intéressant corpus iconographique légendé, cette prégnance de la guerre au quotidien. Ce parti pris n'est pas sans rappeler les principes muséographiques de l'Historial de Péronne et ce retour à l'objet témoin qui nourrit et documente la réflexion.

Même parti pris dans le deuxième ouvrage, *À l'école de la guerre 1914-1918*, où l'on retrouve ce juste équilibre entre l'iconographie, exceptionnelle, et un appareil scientifique très documenté et cette fois beaucoup plus développé. Dans la droite ligne des travaux lancés par Stéphane Audoin-Rouzeau et poursuivis par D. Guyvarc'h ou plus récemment Manon Pignot, qui en rédige d'ailleurs la préface, ce livre ne se contente pas de dresser une vision théorique d'une culture de guerre analysée « hors sol », comme trop souvent dans les travaux portant sur l'école. Les sources utilisées sont exceptionnelles et presque inédites, un cédérom contenant les rapports des directrices et directeurs nantais ainsi que des productions d'élèves ayant été édité en 1998²⁸. On y découvre en détail l'impact profond et brutal de la guerre sur les écoles, les écoliers et le personnel éducatif. Outre le bouleversement des structures familiales et sociales sont dévoilées la question des locaux, les écoles étant réquisitionnées pour l'accueil des réfugiés, des troupes, des blessés, ou celle du remplacement des enseignants mobilisés conduisant au recours massif aux contractuels et à la féminisation de la profession. Le cœur de l'ouvrage porte évidemment sur l'enjeu que constituait l'enfant. Victime de cette guerre qui affecta toutes les familles (absence du père, deuil, rationnement), il en était également acteur par sa participation aux journées patriotiques durant lesquels la population était appelée à participer à des quêtes pour financer l'économie ou les œuvres de guerre, ou aux confections de colis. Il était enfin vecteur et cible d'une propagande au cœur de la culture de guerre. Dans un contexte de guerre du droit et de croisade pour la civilisation, les combattants souffraient aussi pour les enfants qui devaient en retour se sentir concernés et adapter leurs attitudes aux sacrifices consentis pour eux. L'école donnait donc aussi du sens à la guerre, investissant les programmes et le monde des jeux et contribuant à une forme de « brutalisation » des esprits. L'ouvrage effleure peut-être un peu trop brièvement les limites de la constitution de cette culture de guerre : un absentéisme largement déploré par les instituteurs

28. Signalons toutefois, à partir des mêmes sources, le travail pionnier de GUYVARC'H, Didier, *Moi, Marie Rocher, écolière en guerre. Dessins d'enfants, 1914-1918*, Rennes, Apogée, 1993, 86 p.

nantais et des enfants qui, surtout dans des villes marquées par le passage des troupes étrangères, furent propulsés trop vite dans un monde de grands dont ils copièrent, par mimétisme, certains travers peu compatibles avec les sacrifices attendus : attrait pour l'argent, tabagisme, alcoolisme...

Tout aussi heureuse est la publication du livre consacré aux œuvres de guerre de l'artiste d'origine nantaise Jean-Émile Laboureur. D'une part, parce qu'il contribue à enrichir la mémoire de la Grande Guerre sur des thèmes que les artistes n'abordent pas fréquemment. Ensuite parce que si les peintres, dessinateurs ou aquarellistes furent nombreux à témoigner, très rares furent les graveurs qui ont tracé des images du conflit.

N'en ayant pas les compétences artistiques, nous ne jugerons pas des techniques de graveur de J.-É. Laboureur. Nous avons noté cependant qu'elles furent très diverses et fort dépendantes des lieux où il se trouvait et des matériaux et matériels dont il pouvait disposer. Habité par son art, il voulait à tout prix graver ou dessiner et il le fit parfois de façon précaire mais toujours intéressante.

Il grava en Artois avec les moyens du bord. Ses œuvres sont alors simplifiées et concentrées parfois à l'excès mais le témoignage qu'elles offrent est tout de même fort précieux. Les rapports que les militaires anglais entretenirent avec les troupes françaises ou avec la population civile ont été en effet très peu étudiés par les artistes ou écrivains français. En ce qui concerne les militaires, cette indigence de témoignages s'explique par le fait que les contacts des soldats des deux armées alliées étaient fort épisodiques. Par contre, les rapports des Britanniques avec la population civile des villages occupés étaient permanents. Interprète dans l'armée britannique sur le front d'Artois pendant deux années (juin 1915-juin 1917), J.-É. Laboureur a eu le temps d'observer ces relations, souvent difficiles, parfois intimes. Il a ainsi « croqué » maintes scènes et ses estampes ont alors vraiment valeur de témoignages iconographiques originaux et uniques sur la vie dans un arrière bien particulier, celui des zones et villages où cantonnaient des troupes britanniques. Il ne se prétendait par contre nullement écrivain et il laissa la plume à son ami Xavier-Marcel Boulestin, lui aussi interprète, pour écrire les textes qui accompagnèrent ses estampes dans ses deux recueils composés en Artois, *Dans les Flandres britanniques et Petites images de la guerre sur le front britannique*.

Ces esquisses au burin sur cuivre ou laiton réalisées en Artois sont bien sûr beaucoup plus dépouillées, plus sommaires et moins achevées que ses gravures sur bois réalisées à Saint-Nazaire. Rappelé en Loire-Inférieure, fin juin 1917, comme interprète de l'armée américaine, il va pouvoir profiter de son atelier et ambitionner des peintures et des estampes nettement plus riches et colorées. Là encore, il témoigne à sa manière sur un autre arrière, moins angoissé, et il nous offre des œuvres fort esthétiques et graves. Nous retiendrons dans son album, *Types de l'armée américaine en France*, ces beaux portraits de dockers noirs bien loin des images ridicules et

caricaturales distillées par de nombreux autres peintres ou dessinateurs de cette époque. Il faut noter qu'il fut pour ce dernier ouvrage son propre commentateur.

J.-É. Laboureur manifestement n'aimait pas la guerre et on ne peut le lui reprocher. Il fut certainement plus attaché à exercer et à parfaire son art qu'à demander à aller au front défendre la patrie. Relativement à l'abri, il n'aborde que rarement la violence de combats qu'il n'a point vécus ou l'horreur de champs de bataille qu'il n'a guère visités. Tout juste évoque-t-il quelques obus tombant sur les cantonnements. Préservé, il dessine surtout le repos, l'amour, le loisir, l'aspect paisible des cantonnements ou des dépôts. C'est un peintre de l'arrière en guerre mais pas un peintre de la guerre.

Ronan RICHARD, CERHIO Rennes 2

et René RICHARD, Président de l'association de recherches Bretagne 14-18

Roger TOINARD, *Du trou noir à l'embellie ou l'histoire de l'émigration costarmoricaine de la Révolution à nos jours*, s.l., 2012, rééd. 2015, 438 p.

Le géographe Roger Toinard nous offre ici un ouvrage dense et informé. En 438 pages, il propose une synthèse sur un sujet largement délaissé depuis les travaux anciens de l'abbé Élie Gautier – qui datent du début des années 1950 – mais qu'il connaît bien pour en avoir fait l'un de ses sujets de prédilection depuis ses premières recherches. Ancien professeur dans l'enseignement secondaire, l'actuel vice-président de la dynamique association briochine Les Bistrots de l'histoire guide le lecteur au fil d'un texte problématisé dans les méandres de l'histoire démographique des Côtes-d'Armor afin d'éclairer un double paradoxe. En effet, alors qu'au milieu du XIX^e siècle, le département est le plus peuplé de Bretagne – le pic démographique étant atteint en 1866 –, il occupe aujourd'hui le dernier rang. Plus, malgré une reprise de la croissance depuis la fin des années 1960, il affiche toujours un déficit naturel préoccupant lié à un vieillissement avéré de sa population. Il s'agit donc de mesurer le rôle de l'émigration dans ce processus et dans la dégradation des structures démographiques.

Dans une première partie, l'auteur étudie la période de forte croissance de la population qui caractérise le département entre 1801 et 1866 dans un contexte d'ancien régime démographique et rappelle que l'émigration costarmoricaine est ancienne. L'examen systémique de la manufacture des toiles « bretagnes » qui s'est développée autour de Quintin, Uzel et Loudéac, pour lequel il peut s'appuyer sur les recherches de Jean Martin, lui permet d'en dégager les principales racines : se combinent dans cet espace échec de la modernisation des activités toilières et agricoles, quasi-absence d'activités de substitution et désintérêt des élites, tant des propriétaires que des pouvoirs publics. Pour certains, le salut réside donc dans un exil plus ou moins lointain, plus ou moins durable. Si les constats établis pour